

Hana Mazal

EN TOUTE LETTRE



Hana Mazal

En toute lettre

© Hana Mazal, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3386-3

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Elle était là.
Au bout de ce long couloir : la sortie.
Cette porte vers la liberté.
Cette porte vers la vie.

Ce cauchemar allait enfin se terminer.
J'allais m'en sortir.

Soudain, des pas se font entendre derrière moi.
Ces pas, de plus en plus fort. De plus en plus proche.
Ils ne sont plus très loin.

Je me mets à courir, plus vite, épuisant mes dernières forces, dans cette lutte acharnée pour ma vie.

Je m'enfonce de plus en plus dans le couloir.
Courant sans regarder en arrière.

Je ne suis plus qu'à quelques mètres, qu'à quelques pas de la porte.
J'étends déjà la main pour l'ouvrir plus rapidement. Plus que cinq pas, deux pas, j'y suis !

J'appuie sur la poignée, poussant la porte de toutes mes forces. Mais elle ne s'ouvre pas. La porte est fermée à clé.

Je sens une main se poser sur mon épaule. Je tourne la tête et vois avec horreur, son masque étant tombé, le visage de mon assaillant.

Tout est fini.

CHAPITRE 1

Mercredi 24 Septembre 2008 : Line Bertholet

Josh n'était pas venu ce matin. Ni hier après-midi d'ailleurs. Les cours paraissaient plus longs sans lui. Toute la classe avait commencé à s'imaginer des scénarios de plus en plus grotesques expliquant son absence.

Même moi, je n'avais plus aucune nouvelle. Anxieuse, j'étais allée sonner chez lui, hier après-midi. Personne ne m'avait ouvert. J'avais essayé de le joindre, de lui envoyer des messages mais toutes mes tentatives restaient vaines.

Alors que la classe travaillait, quelqu'un avait fini par demander les raisons de l'absence de Josh. Notre professeur principale, Madame Raverdino l'avait jaugé du regard, puis l'avait répondu :

— C'est privé. Je ne peux pas vous en parler.

Ces mots avaient fini de me mettre le doute. En rentrant chez moi, après l'école, je décidai de retenter ma chance en allant sonner à nouveau chez Josh. Alors que je m'y apprêtais, Mme Musy, une voisine de Josh passa devant la maison. La vieille dame arborait d'ordinaire, un grand sourire sur son visage, recouvrant toute trace de sa longue expérience. Pourtant, aujourd'hui, elle était différente. Sous ses yeux s'étaient creusés des cernes profondes. Son sourire n'était plus que forcé à mon égard. Quelque chose n'allait pas. Il m'avait suffi d'un coup d'œil pour le comprendre. Me voyant devant la porte, elle s'était approchée et m'avait fait signe de venir la rejoindre.

— Il n'y a personne, me dit-elle.

— Pourquoi ? Où sont-ils ? demandai-je.

Dans ses yeux se lisait son chagrin.

— Ma chérie, Mme Walker est morte.

Onze ans plus tard,

Lundi 18 novembre 2019 : Josh Walker

Je me trouvais à l'endroit où tout avait changé. Devant la façade du 3 Chemin du Premier Août.

Un peu plus de onze ans auparavant, j'avais dû tout quitter, emportant avec

moi, un simple sac à dos. À cette époque, les gens qui me regardaient avec pitié ne devaient pas me penser capable de comprendre l'ampleur de ce qui venait de s'abattre sur moi. Pour eux, j'étais la triste victime de ce meurtre.

Le mardi 23 septembre 2008, ma grand-mère était venue me chercher à la sortie du cycle. Elle avait les yeux embués. J'étais parti avec elle sans poser de questions. Dans la voiture, elle sanglotait sans plus pouvoir se retenir.

Ce jour-là, même si cela pouvait paraître froid, méchant de ne pas demander ce qui la chagrinait à ce point, je m'étais résolu à ne pas vouloir comprendre. Savoir, le plus tard possible, ce qui c'était passé. Car, je pense que si j'avais osé le demander, j'aurais passé le reste de ma vie à regretter chaque minute d'insouciance supplémentaire que j'aurais pu obtenir.

Arrivés chez elle, au 38 chemin du vieux Vézenaz, ma grand-mère m'avait invité à m'asseoir près d'elle sur le canapé. Puis, pesant chacun de ses mots, elle m'avait tout raconté. Lorsqu'elle avait terminé son récit, elle m'avait pris dans ses bras. Elle avait longtemps pleuré puis elle m'avait regardé dans les yeux.

Une seule larme avait coulé sur ma joue ce jour-là, une seule. Mais tout avait changé. Mon regard était clos. Aucune expression ne l'habitait. Je n'étais plus qu'une coquille vide. En l'espace d'un instant, tout ce que j'avais connu s'était détruit.

Ma grand-mère m'avait ensuite expliqué que j'habiterai chez elle le temps que tout s'arrange. Je ne compris pas tout de suite ce qu'elle voulait dire. S'arranger. Rien ne pourrait jamais s'arranger. Ma mère était morte !

Nous nous étions ensuite dirigés vers ma maison. Celle-ci se trouvait non loin de celle de ma grand-mère. Nous empruntâmes le chemin des Rayes et entrâmes dans une petite rue isolée du centre du village. Là, des dizaines de policiers bloquaient le périmètre. Les voisins étaient tous dehors, ils regardaient la scène, ne comprenant rien de tout ce raffut.

C'est alors que deux hommes, portant un brancard, étaient sortis de chez moi.

Le silence avait tout de suite gagné l'assemblée. Sur le lit, un corps était recouvert d'un drap.

Au loin, j'avais pu apercevoir mon père, parlant à deux policiers. Il pleurait. Je m'en rappelle encore. Je crois que je ne l'avais encore jamais vu pleurer.

Les policiers s'étaient ensuite regardé puis, ils avaient saisi mon père par le bras et ils l'avaient menotté. Mon père m'avait paru perdu. Il les avait suivis jusqu'à la voiture de police sans avoir la force de comprendre.

Ce jour-là, devant cette scène, je compris mon impuissance. Je compris que, même quand on s’y attendait le moins, la vie pouvait avoir le malin plaisir de supprimer n’importe qui.

Je n’avais rien pu faire.

Quelques semaines plus tard, on condamna mon père pour homicide conjugal. Apparemment, tout jouait contre lui. Son alibi ne tenait pas la route, on avait retrouvé des preuves “flagrantes”... Mon père décida de ne pas se défendre auprès du tribunal et il avoua qu’il avait commis ce meurtre car même son avocat ne croyait plus en son innocence. L’enquête de la police s’arrêta donc avant qu’elle n’ait vraiment pu commencer.

“Coupable !” avait annoncé le juge.

Je n’avais rien pu faire.

Onze années avaient passé. La maison était restée inhabitée. Personne ne voulait y vivre depuis le meurtre.

Je restai pensif devant mon ancienne demeure dont le temps avait recouvert les murs de lierres et de hautes herbes indisciplinés avaient envahi le jardin.

Ce matin, alors que je prenais du bon temps à lire sur mon balcon, j’avais reçu l’appel rituel de ma grand-mère.

— Allo Josh ? Comment vas-tu ?

— Bien et toi mamie ?

— J’ai un problème. Saurais-tu me dire comment on allume la petite boîte dans l’entrée. Celle qui crée la connexion.

— Le Wifi ?

— Oui, c’est ça ! La wifi...

— Alors ! Il te suffit juste d’appuyer sur le bouton à gauche.

— Lequel ? !

— Celui qui fait une lumière bleue.

— ...

— Mamie, tu trouves ? Tu veux que je vienne t’aider ?

— Ah voilà ! Ça marche... Tu es bien libre cette après-midi nan ?

— Oui.

— Alors voilà, au lieu de parler au téléphone avec moi, va à Vésenaz et fait le

tri de tout ce qui s'y trouve.

Je ne répondis pas.

— Josh. C'est le moment. Il faut que tu passes à autre chose.

Cela faisait des années que je remettais ça à plus tard. Ma grand-mère avait insisté et j'avais fini par accepter.

Je saisis la poignée de la porte avec la conviction qu'il était temps pour moi de balayer le passé. Je soufflai un grand coup et m'engageai dans la maison.

Rien n'avait changé à l'intérieur. Il me semblait toujours entendre les rires de mon enfance résonnaient autour de moi. Sentir l'odeur sucrée des gâteaux de ma mère dans la cuisine. Tout était là où on l'avait laissé onze ans auparavant. À chaque coup d'œil, de chaque recoin surgissaient d'anciens souvenirs.

Je me trainai jusqu'au salon. Sur une des étagères de la bibliothèque, à côté du grand dictionnaire *Larousse*, j'aperçus un petit cadre discret.

Je m'approchai et l'observai.

Je pouvais voir un père, une mère et, entre eux, un enfant souriant. Une magnifique et heureuse famille. Ma famille.

Je m'effondrai sur le sofa du salon et plongeai ma tête dans mes mains.

Je passai l'après-midi à ranger toutes les pièces de la maison, emportant avec moi, les maigres souvenirs de mon enfance.

Après en avoir fini avec les pièces du premier étage, j'attaquai le sous-sol. J'entrai dans le grenier où des dizaines de cartons étaient entreposés. Je les fouillai un par un jusqu'à apercevoir, au fond de la salle, un coffret en bois.

Je l'ouvris et découvris à l'intérieur des lettres.

Des lettres d'un amant à sa maîtresse.

Je venais de découvrir un élément manquant de l'enquête des tragiques événements qui s'étaient produits le 23 septembre 2008.

Ma mère avait eu une liaison avec un autre homme juste avant sa mort.

CHAPITRE 2

Line Bertholet : mardi 19 novembre 2019

Furieuse, je me dirigeai vers le bureau du chef de la police locale de Vézenaz. J'enfonçai la porte et découvris le major, assis dans son large fauteuil, occupé à engloutir un énorme sandwich.

George Da Costa était de ceux à qui le temps n'avait pas fait de cadeau. Son épaisse carrure et son ventre rond qui dépassait légèrement de son T-shirt ne le dérangeaient pourtant pas et il ne cessait jamais de manger. Nombreux étaient les gens qui s'étaient un jour demandés si sa place était réellement dans la police car sa condition physique ne lui permettait pas grand chose et chaque mouvement lui demandait un effort. Néanmoins, en tant qu'ancienne habitante du village, je savais que Da Costa était un chef respecté à qui tous les policiers préféraient obéir sans protestation.

Me voyant arriver, il demanda :

— Line ! Qu'est ce que je peux faire pour toi ?

— Je ne comprends pas ! m'écriai-je. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? !

Il poussa un soupir. Avec moi, le commissaire était un homme assez indulgent. Il m'avait connue petite et avait de nombreuses fois eu affaire à moi et à ma fâcheuse tendance à me créer des ennuis. Il me répondit donc las :

— C'est pourtant clair. Nous avons des plaintes contre toi pour harcèlement .

— Harcèlement ? Mais je n'ai fait que me renseigner sur l'histoire du village auprès de quelques passants, protestai-je.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a rapporté. Mme Lobert m'a dit que tu l'as suivie jusqu'à chez elle pour pouvoir lui poser des questions alors qu'elle avait refusé !

Je serrai le poing. Cette femme n'avait même pas voulu répondre à une de mes questions.

Le policier me regarda avec compassion.

— Line, me dit-il, ne t'approche simplement plus Mme Lobert pendant un moment.

— Mais comment voulez-vous, commissaire, que je puisse écrire un article si personne ne veut rien me dire ici, m'exclamai-je.

Le major Da Costa secoua la tête :

— Line... Vézenaz est un village calme. Tu sais bien que tu n'en tireras rien. Tu ne fais que perturber notre tranquillité ! Je ne comprends pas ! Qu'est-ce que tu

fais ici ? ! Pourquoi es-ce que tu es revenue ? Paris ne te convenait pas ? ! Cette ville te ressemble pourtant ! Toujours, éveillée, toujours, effervescente ! Pourquoi es-tu revenue ?

— C'est compliqué, répondis-je. Je devais aider ma mère et régler quelques problèmes personnels.

J'étais arrivée à Genève une semaine auparavant. Cela faisait des années que je n'y étais plus revenue.

À l'époque, je vivais paisiblement dans une jolie villa avec ma mère et mon père.

Mais un jour, alors que je venais de fêter mon quinzième anniversaire, mes parents m'avaient annoncée qu'ils allaient divorcer. Cela m'avait beaucoup étonnée car j'avais toujours pensé que les liens du passé qui les reliaient étaient plus forts que leurs disputes perpétuelles.

Sans qu'on m'ait laissé le choix, je partis m'installer, quelques semaines plus tard, à Paris avec mon père comme il fut convenu, laissant derrière moi tout ce que j'avais connu.

J'avais passé le reste de ma scolarité dans le célèbre lycée Louis le Grand. Puis, j'avais enchaîné avec quatre années à l'Université de Sorbonne où j'avais réussi avec succès ma maîtrise de droit au grand bonheur de mon père.

Il voulait que je suive son parcours à la trace et que je reprenne son étude d'avocat.

Dès la fin de mes études, il m'apprit toutes les ficelles du métier, il me présenta à tous les plus gros clients du cabinet... J'avais beau m'en empêcher, un idéal, un rêve, persistait dans ma tête.

Alors, lorsque ma mère m'appela un soir pour m'annoncer qu'elle s'était blessée à la jambe et me demanda de venir à Genève pour l'aider dans ses diverses activités le temps qu'elle se remette sur pieds, j'acceptai.

J'étais bien décidée à profiter de ces deux mois à Genève pour tenter de réaliser mon rêve.

J'avais seulement deux mois pour écrire un texte méritant de mettre entre parenthèse mon avenir assuré en tant qu'avocate.

Josh Walker : mardi 19 novembre 2019

— Alors ? me demanda Samuel qui m'attendait derrière la porte.